

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 6 (1868)  
**Heft:** 21

**Artikel:** La garniture de diamants : suite  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-179880>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Et coumeint?

— C'est que iavé perdu mé lunettés y a pardié bin dou ào trâi z'ans, et lé zé retrovâiés ein àouvre-seint ma Biblia quand vos z'êtes venu!

Quauqué temps aprés, lo ministré retorné tzi la Marguerite et le fâ lo même manéndo qué lo premi iadzo. Le n'eut qué lo temps dé vito épussetâ on bocon la Biblia, dé l'âovri su la trablia, sein férâ atteinchon que l'âtai veria daô mauvais coté, et le fâ seimblant dé liairé assidumeint. Quand lo menistré eut de bondzo, ye s'avance vai la trablia et dit :

— Yo liaidé vo, Marguerite?

— Ique, à cé verset, que le dit ein poseint lo dâi ào maittein dâo folliet.

— Coumeint, dit lo menistré! mâ la Biblia est veria à rebou; coumeint pâodé-vo liairé?

— Ah! Monsu lo menistré, vo ne sédé pas : c'est que ye su gautsire!

C. C. D.

### Le fer et l'or.

Ils sortent tous les deux de terre

Ces métaux au rôle infernal :

L'un pour armer l'homme de guerre,

Et l'autre le sceptre royal.

Ils ont conduit à l'agonie

Les peuples de l'antiquité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,

L'or et le fer feront la liberté.

Tous deux doivent changer de rôle,

C'est la bascule d'ici-bas.

Déjà de l'un à l'autre pôle

L'or au fer a cédé le pas.

Machines, vapeur, industrie

Le fer fait votre royauté.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,

L'or et le fer feront la liberté.

L'or sert à pervertir les hommes ;

Le fer, en aidant leurs travaux,

En fait partout ce que nous sommes,

Des penseurs, des hommes nouveaux.

Le travail, l'art, l'imprimerie

Ont acquis la priorité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,

L'or et le fer feront la liberté.

MÉRIL CATALAN.

### La garniture de diamants.

IV

Ces circonstances augmentant sa grande impatience de se rapprocher de Viterbe, sans attendre le rétablissement de ses camarades, et la levée du camp de Bayes, il prit une felouque et s'embarqua pour Civita-Vicchia, n'ayant pour compagnon de voyage que son fidèle Tiburzio. Leur navigation fut très heureuse : partis à la pointe du jour, déjà avant midi ils avaient vu blanchir les remparts de Gaète, et, au coucher du soleil, le promontoire de Circé ne paraissait plus à leurs yeux. Le lendemain, de bonne heure, la felouque jeta l'ancre dans le port de Civita-Vicchia, où ils trouvèrent toutes les galères de la Religion rangées en face de la marine pontificale, sur une double ligne, et dans un ordre parfait.

En mettant pied à terre, Vivaldi remarqua une grande agitation dans la ville de Civita-Vicchia : ses habitants se portaient en foule devant l'édifice qu'occupait le Grand-Maître ; les avenues en étaient couvertes de chevaux, de valets, et de bagages de toute espèce, et les chevaliers des diverses langues

venaient en grande tenue se ranger devant la porte du palais où l'étendard de la religion était déployé. Bientôt le chef de l'Ordre parut lui-même accompagné du Grand-Prieur de Navarre, du Commandeur Bosio, et de ce bailli de Martinengue dont la valeur et les talents avaient rendu de si importants services durant le siège de Rhodes. Il monta sur un coursier richement harnaché que son écuyer tenait par la bride au pied du grand escalier ; et de son épée donnant un signal, tout le cortège, aux sons d'une musique guerrière, s'ébranla pour sortir de la ville. Lorenzo apprit alors que le Grand-Maître partait pour Rome, où le pape, jaloux de voir cet homme célèbre, et de lui payer publiquement le tribut d'admiration que méritaient ses exploits, venait de l'inviter à se rendre. A la première halte il s'empressa de se présenter à son chef, qui l'accueillit avec bonté et lui fit donner un de ses chevaux : puis, il prit place dans les rangs des chevaliers.

Ce voyage fut une sorte de marche triomphale ; à S. Severa, distant de cinq lieues de Civita-Vicchia, où le cortège devait passer la nuit, Villiers de l'Île Adam rencontra son petit-neveu, le maréchal Anne de Montmorency, qui, se trouvant à Rome, s'était empressé de venir au-devant de lui avec une suite brillante. Le lendemain, en arrivant à Castello Guido, nouvelle pompe : c'étaient tous les prélats de la maison du pontife, escortés des suisses et des chevau-légers de la garde, troupe richement équipée, qui prit rang en avant et à la suite des chevaliers. Enfin, à peu de distance de la capitale, les nobles voyageurs furent joints par un grand nombre de cardinaux et par l'ambassadeur de Charles-Quint, suivis de fastueux équipages. Ce cortège imposant entra dans Rome au milieu d'une foule immense de spectateurs, et défila lentement sur le pont St-Ange, au son des cloches, et au bruit de l'artillerie du château.

Arrivé au Vatican, la réception que le chef de l'Eglise fit au Grand-Maître fut des plus flatteuses : quoique affaibli par une grave maladie, Adrien quitta son fauteuil, pour le relever et l'embrasser au moment où il se prosternait dans l'intention de lui baisser les pieds ; il le fit ensuite asseoir à ses côtés, et devant tout le sacré collège, lui donna les éloges les plus satisfaisants ; il l'appela *magnus Christi athela, et fidei catholicae acerimus proguinat*, car tous les discours furent prononcés en latin, langue dans laquelle le pontife s'exprimait avec une rare élégance.

Peu de jours après cette cérémonie, Adrien succomba à la maladie dont il était atteint, et la thiare passa pour la seconde fois sur la tête d'un Médicis. Héritier des nobles sentiments de son prédécesseur, Clément VII prit le plus vif intérêt aux infortunes du Grand-Maître, et lui promit d'intercéder auprès de l'empereur, afin d'obtenir une île, ou quelque autre domaine de ses vastes états, où il pût rétablir le siège de l'Ordre. En attendant, il lui accorda la permission de laisser sa flotte dans le port de Civita-Vicchia, et lui céda pour asile la ville de Viterbe, où de vastes logements allaient être préparés pour ses chevaliers et toute sa suite.

A la nouvelle de cette heureuse concession, on se doute bien que la joie de Vivaldi fut extrême ; il allait habiter la ville où se trouvait son amie, correspondre facilement avec elle, la voir peut-être, et tout entreprendre pour l'arracher à la tyrannie de ses parents. Lors de son introduction au monastère de Santa-Rosa, l'ingénieux Tiburzio ne s'était pas borné à s'acquitter de son message, il avait, en outre, étudié soigneusement les avenues et les êtres de la maison. Un jardinier ivrogne et conteur, avec une femme encline à la galanterie, quoiqu'elle ne fût plus guère en âge d'y songer, était une circonstance qui lui promettait des facilités, et soit en attirant l'un au cabaret, soit en courlisant l'autre, il se proposait bien de tirer parti de ce couple au profit de son maître.

Cependant les représentations dramatiques faisaient toujours le charme de nos religieuses, et les plus zélées s'occupaient avec ardeur à enrichir leur répertoire de tout ce que les poètes de l'époque actuelle produisaient de meilleur. Le Trissin venait de publier sa Sophonisbe, la première tragédie régulière qui ait été composée en Italie, et les jeunes actrices de Santa-Rosa auraient bien désiré monter ce bel ouvrage, mais cela n'était pas possible, vu que la Cour de

Rome, mécontente de la représentation du Céphale, cette pastorale qui avait été jouée dans les jardins du couvent, venait d'intimer à la supérieure l'ordre formel de ne permettre dorénavant l'étude d'aucune pièce profane. Le Trissin se trouvait alors à Rome, au retour d'une mission diplomatique qui lui avait été confiée, car les bons poètes de cette époque jouissaient d'une haute considération : Pour concilier le désir de ses religieuses avec la défense de S. S., l'abbesse fit prier le cardinal Pompée Colonna, son parent, qui aimait et cultivait les lettres, d'engager le célèbre tragique à traiter un sujet sacré, et le Trissin, jaloux d'être agréable à ce prélat puissant, consentit à composer une Esther. Cette tragédie dont le plan était à peu près le même que celui qui, dans le siècle suivant, fut adopté par Racine, est demeurée inédite, mais on en conserve encore le manuscrit original dans la bibliothèque de Vicence, patrie de l'auteur.

La pièce nouvelle fut reçue à Santa-Rosa avec la plus grande joie, et l'on s'occupa sur-le-champ de la distribution des rôles. Quoique s'attendant bien à un refus, l'abbesse vint, selon sa coutume, solliciter Flaminia d'y prendre part ; mais elle fut agréablement surprise quand celle-ci lui dit que la tragédie lui avait paru si belle et si intéressante, qu'elle se décidait à y figurer. Enchantée de ce consentement, la supérieure embrassa l'amante de Lorenzo, et lui dit que puisque tel était son dessein, elle voulait lui réservier le rôle brillant de la reine de Perse.

— Non, répondit Flaminia, il est trop considérable, et d'ailleurs je craindrais d'exciter la jalouse de celles de mes compagnes qui sont plus que moi en état de le remplir. Je me contenterai du rôle de la confidente, ou de celui de l'épouse d'Aman.

— Point, reprit l'abbesse, toutes nos sœurs seront trop charmées de vous voir enfin prendre part à leurs récréations, pour que la moindre vanité blessée vienne les indisposer, et puisque la pièce vous plaît, je suis certaine que vous vous en tirerez à merveille. Je veux vous faire préparer un costume digne de votre jolie figure, et du personnage que vous allez représenter.

— Dès que cela peut vous être agréable, madame, j'y consens, mais j'espère qu'on voudra bien seconder mon début par beaucoup d'indulgence et de bonté.

Au moyen des intelligences pratiquées par Tiburzio, qui déjà était venu s'établir à Viterbe, Flaminia avait reçu l'avis de la prochaine arrivée de Lorenzo, et des instructions sur la manière dont elle devait se conduire pour faciliter l'exécution du projet de délivrance que son amant avait conçu. Telle était la cause du changement apparent des dispositions de notre héroïne, et le secret motif qui l'engageait à se rendre ainsi aux sollicitations de la supérieure.

Pendant quinze jours les voûtes de Santa-Rosa retinrent plus souvent des vers du Trissin que des antennes et des orémus qu'ordonnait la discipline du monastère. Le zèle des religieuses était admirable, et l'abbesse, à qui ces jeux retravaient les dissipations de sa jeunesse, s'y prêtait avec une merveilleuse complaisance. Il est vrai qu'elle y apportait beaucoup de discernement et de goût, et que sous sa direction, ses élèves faisaient de rapides progrès.

Après la première répétition d'Esther, l'abbesse alla trouver la baronne de Grimani, et lui dit : Hé bien, ma chère cousine, nous commençons enfin à flétrir notre petite rebelle, depuis quelques jours j'aperçois un changement notable dans sa conduite ; plus de pleurs, plus de bouderies ; sa froide réserve avec moi a fait place à une sorte de confiance et d'abandon. Encore un peu de patience et nous l'amènerons à nos fins. Dans ce moment elle vient de me donner une preuve de déférence qui est du meilleur augure, en acceptant un rôle dans la tragédie nouvelle que nous allons représenter, car vous savez que jusqu'à présent, elle s'était opiniâtrement refusée à prendre aucune part à nos drames. Celui-ci est une Esther que le Trissin a daigné composer exprès pour nous ; je donne à Flaminia le rôle de la reine, et comme, dans la grande représentation de jeudi prochain, à laquelle j'espère que vous assisterez, il convient qu'elle paraîsse avec un éclat propre à flatter son amour-propre, je viens vous demander votre garniture de diamants.

— Tout ce que vous me dites là, ma chère abbesse, me

cause le plus grand plaisir, mais mes diamants ! savez-vous bien que cette garniture vaut cinquante mille scudi ?

— Je le sais, mais quand elle en vaudrait cent, pour être sortie pendant 24 heures de votre cassette, son prix ne diminuera pas d'une obole.

— Une parure de pierres fausses ne serait-elle pas suffisante ?

— Non ; j'ai parlé de diamants, et franchement vous auriez mauvaise grâce à me les refuser, quand celle qui doit les porter, pendant une soirée seulement, en est, à titre de don de sa mère, la véritable propriétaire. Rappelez-vous que sans mes sollicitations, Grimani ne se serait peut-être jamais décidé à en frustrer sa fille pour les faire passer en vos mains.

— Allons, je vais vous les remettre ; mais que vendredi matin, ils me soient rendus, sans retard.

— Vous pourrez les reprendre vous-même immédiatement après la représentation, et aussitôt que Flaminia sera déshabillée.

(*La suite au prochain numéro.*)

Un individu, du nom de Jean Bâtier, avait tâté du métier de soldat, et quoique parvenu au grade de sergent-major, il résolut de quitter cette carrière pour se faire prêtre. Un jour il part pour la résidence de l'évêque afin de se faire ordonner prêtre. Chemin faisant, il est surpris par un orage. Il se réfugie dans une cabane abandonnée, servant de refuge aux bergers, y trouve des nattes, s'en enveloppe pour y passer la nuit, mais le toit est mauvais et le pauvre Jean Bâtier est trempé jusqu'aux os. Le lendemain matin, soleil ; il se séche, continue sa route, arrive chez l'évêque et lui expose le but de sa visite. L'évêque l'interroge et ne le trouve pas si sot. Savez-vous le latin ? — Oui, monseigneur ! — Pouvez-vous me traduire cette phrase : *Inter natos mulierum non surexit major Johane Baptista*.\*

— Qui vous a ça dit, demande Jean Bâtier étonné ?

— Mais qui vous a ça dit !... Je vous demande si vous pouvez traduire cette phrase que je vous propose ?

— Oui, monseigneur ! *Inter natos mulierum* : Entre des nattes mouillées. *Non surexit*, n'a pas sué. *Major Johane Baptista*, le major Jean Bâtier.

\* Entre tous ceux qui sont nés de femmes, aucun ne s'est élevé plus haut que Jean Baptiste.

Madame X... était mourante. Son mari et sa sœur étaient à son chevet. La sœur pleurait. Le mari immobile, le front penché, les yeux fixes, semblait absorbé par la douleur.

Tout à coup et sans sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé, il s'adresse à sa belle sœur :

— Marguerite, lui dit-il, savez-vous l'adresse de Monsieur... ?

— Non... pourquoi ?...

— Oh ! rien, c'est que je fais dans ma tête une liste de billets de faire-part, et je ne veux pas l'oublier.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.